

**Crazy Heart**  
**Chant(s) de l'Amérique**  
*Crazy Heart* — États-Unis 2009, 112 minutes

Sami Gnaba

Number 265, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2010). Review of [Crazy Heart : chant(s) de l'Amérique / *Crazy Heart* — États-Unis 2009, 112 minutes]. *Séquences*, (265), 50–50.

## Crazy Heart

### Chant(s) de l'Amérique

Avec ses grands espaces, ses échos de désolation ponctués par les guitares de T-Bone Burnett, son récit de filiations rompues et de gloire échue, le premier film de Scott Cooper trace le périple d'un homme revenant de loin, d'un « self-made-man » égaré dans le décor poussiéreux de l'americana, ce périmètre mythique hanté à jamais par le passage des géants comme Woody Guthrie, Hank Williams et Johnny Cash... Une promenade éminemment mélancolique !

SAMI GNABA

Dans la cinquantaine avancée, le chanteur de country Bad Blake (un magnifique et oscarisable Jeff Bridges) vit des vestiges de sa gloire passée, se promenant de ville en ville pour chanter ses vieux hits. À l'image d'un *lonesome cowboy* sillonnant le Far West, Blake trouve refuge dans des salles souvent obscures (de bowling!), dans des motels miteux, passant la nuit avec n'importe quelle femme osant encore lui faire des avances. Plutôt porté sur la bouteille, une habitude lui occasionnant des vomissements en plein spectacle, Blake prend du ventre et, à chaque nouvelle station de sa pathétique existence, se traîne encore plus profondément dans la caricature et la désolation. Heureusement, sa déchéance sera freinée par une rencontre décisive avec une journaliste (Maggie Gyllenhaal, un miracle de finesse et de sensibilité) beaucoup plus tourmentée et fragile qu'elle le laisse paraître.



Magnifique et oscarisable Jeff Bridges

À bien des égards, Crazy Heart est l'anti-Walk the Line, film désolant au style creux, académique.

Cooper nous présente ici un portrait remarquable et attachant d'un homme en perte de repères (son quotidien dévitalisé scruté délicatement), d'un artiste obsédé par son art musical et, dans une moindre mesure, confronté à l'imposture du rêve américain. Adaptation éponyme du livre de Thomas Cobb, **Crazy Heart** relate une histoire américaine archétypale, soit celle d'un homme lancé sur la voie de son salut, avec tout ce que ça présuppose de mélodrame, de codes éprouvés et de prévisibilité (cet épisode discutable durant lequel le fils de Jean disparaît des mains de Bad). Ce qui ne signifie pas pour autant que le jeune scénariste-réalisateur perd de vue la profondeur et la vitalité qui pourraient se dessiner sous les traits de ses personnages-archétypes. Loin

de là. L'intention annoncée par ce dernier (visiblement influencé par le cinéma américain des années 70) est pour ainsi dire assez simple : se laisser porter par ces personnages, par leur histoire.

Limpide et dépouillée, la mise en scène de Cooper laisse la part belle à la musique (morceaux habilement intégrés au récit) et aux temps morts, un peu comme s'ils faisaient figure de confessions intimes, pavant ainsi tout en finesse le chemin vers le cœur et l'âme des personnages. C'est sans doute là que se situe la plus grande réussite du film. Dans cette combinaison parfaite de clichés et d'archétypes (revitalisés ici avec classe), et surtout dans cette sobriété, cette sincérité jaillissant à chaque plan. La scène, par exemple, où Bad tente de séduire Jean dans sa chambre d'hôtel illustre à merveille cette profonde intimité à laquelle aspire Cooper. On la retient non seulement parce qu'elle est inévitable comme contrainte et spectacle, mais surtout parce qu'elle laisse passer la vérité d'un moment qui sonne juste, d'une émotion sur laquelle les deux protagonistes s'appuient à cet instant très précis du film.

Au travers de cette justesse dans le ton, Cooper sauve inéluctablement ses personnages de la caricature (on pense notamment à l'attachant Tommy Sweet, l'ancien protégé de Bad au zénith de sa gloire, et à l'estime qu'il porte à son mentor). À bien des égards, **Crazy Heart** est l'anti-Walk the Line, film désolant au style creux, académique, et où James Mangold échouait dans sa tentative de nous rapprocher de l'homme qu'était Cash, de sa complexité intérieure. Chez Cooper, en revanche, les personnages sont portés par le souffle de la vie. Ils s'épanouissent à vue d'œil, s'enrichissent, nous laissent entrevoir leurs fêlures, leur solitude et leur envie de vivre... Au gré de leurs errements existentiels. La très belle scène finale, celle de Bad renouant sous un ciel couchant avec une Jean à présent mariée, est en ce sens-là remarquable. Là, blessé dans son orgueil et son cœur, absorbant sa tristesse, Bad Blake ne peut que continuer sa route, persévérer, probablement toujours un peu plus seul avec lui-même. Sentiment d'une harmonieuse solitude accentué par la chanson du générique (inspirée par leur rupture) : « *This ain't no place for the weary kind... Pick up your heart and give it one more try* ». Probant et sincère, **Crazy Heart** nous accompagne comme une musique retentissant au loin dans le paysage américain : puissant, radieux et obsédant !

■ États-Unis 2009, 112 minutes — **Réal.** : Scott Cooper — **Scén.** : Scott Cooper, d'après le roman de Thomas Cobb — **Images** : Barry Markowitz — **Mont.** : John Axelrad — **Mus.** : T-Bone Burnett, Stephen Bruton — **Dir. art.** : Ben Zeller — **Cost.** : Doug Hall — **Int.** : Jeff Bridges (Bad Blake), Maggie Gyllenhaal (Jean), James Keane (agent), Collin Farrell (Tommy) — **Prod.** : T-Bone Burnett, Jeff Bridges, Scott Cooper, Robert Duvall, Judy Cairo — **Dist.** : Fox.